



Un discours à l'entrée en guerre...

En cette heure grave, peut-être la plus décisive de notre histoire, j'adresse à chaque foyer qui forme mes peuples, tant ici qu'outremer, ce message prononcé à l'intention de chacun d'entre vous avec autant de ferveur* que si je pouvais entrer dans votre maison pour vous parler personnellement.

Pour la deuxième fois, dans l'existence de la plupart d'entre nous, nous sommes en guerre.

A maintes et maintes reprises, cette année, nous avons tenté de trouver une issue pacifique aux différends* nous opposant à ceux qui sont aujourd'hui nos ennemis.

Mais nos efforts sont restés vains*.

Nous voici plongés de force dans ce conflit, car nous sommes tenus de nous dresser contre un principe, qui s'il devait s'imposer, serait fatal à tout ordre civilisé dans le monde.

Un tel principe, dépouillé de ses artifices, est sûrement l'expression de cette doctrine primitive qui veut que la force prime sur le droit. Au nom de tout ce que nous chérissons, il est inconcevable que nous refusions de relever ce défi.

C'est dans ce but suprême que j'invite maintenant mon peuple d'Angleterre et mes peuples d'outremer à épouser notre cause. Je leur demande de rester calmes, fermes et unis dans l'épreuve.

La tâche sera rude.

Des jours sombres nous attendent, et la guerre ne peut plus désormais se borner au seul champ de bataille.

Mais nous ne pouvons bien agir que selon notre idée du bien, et, avec déférence*, au nom de notre cause, en appeler à Dieu.

Si tous ensemble, nous restons résolument* fidèles à cette cause, alors, avec l'aide de Dieu, nous vaincrons.

Discours de Georges VI prononcé à la BBC le 3 septembre 1939

L'appel du 18 juin 1940

Le 17 juin 1940, le Maréchal Pétain, chef du gouvernement français demande l'armistice (fin des combats pour discuter des conditions de la défaite) à l'Allemagne suite aux difficultés françaises. En réponse, un autre militaire français prononce alors l'appel ci-dessous.

Les chefs qui, depuis de nombreuses années, sont à la tête des armées françaises, ont formé un gouvernement.

Ce gouvernement, alléguant la défaite de nos armées, s'est mis en rapport avec l'ennemi pour cesser le combat.

Certes, nous avons été, nous sommes submergés par la force mécanique, terrestre et aérienne de l'ennemi.

Infiniment plus que leur nombre, ce sont les chars, les avions, la tactique des Allemands qui nous font reculer. Ce sont les chars, les avions, la tactique des Allemands qui ont surpris nos chefs au point de les amener là où ils en sont aujourd'hui.

Mais le dernier mot est-il dit ? L'espérance doit-elle disparaître ? La défaite est-elle définitive ? Non !

Croyez-moi, moi qui vous parle en connaissance de cause et vous dis que rien n'est perdu pour la France. Les mêmes moyens qui nous ont vaincus peuvent faire venir un jour la victoire.

Car la France n'est pas seule ! Elle n'est pas seule ! Elle n'est pas seule ! Elle a un vaste Empire derrière elle. Elle peut faire bloc avec l'Empire britannique qui tient la mer et continue la lutte. Elle peut, comme l'Angleterre, utiliser sans limites l'immense industrie des États-Unis.

Cette guerre n'est pas limitée au territoire de notre malheureux pays. Cette guerre n'est pas tranchée par la bataille de France. Cette guerre est une guerre mondiale. Toutes les fautes, tous les retards, toutes les souffrances n'empêchent pas qu'il y a, dans l'univers, tous les moyens pour écraser un jour nos ennemis. Foudroyés aujourd'hui par la force mécanique, nous pourrons vaincre dans l'avenir par une force mécanique supérieure. Le destin du monde est là.

Moi, général de Gaulle, actuellement à Londres, j'invite les officiers et les soldats français qui se trouvent en territoire britannique ou qui viendraient à s'y trouver, avec leurs armes ou sans leurs armes, j'invite les ingénieurs et les ouvriers spécialisés des industries d'armement qui se trouvent en territoire britannique ou qui viendraient à s'y trouver, à se mettre en rapport avec moi.

Quoi qu'il arrive, la Flamme de la résistance française ne doit pas s'éteindre et ne s'éteindra pas.

Demain, comme aujourd'hui, je parlerai à la radio de Londres.

